Olga Maiorova, From the Shadow of Empire

Georges Nivat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/7431>

DOI : 10.4000/monderusse.7431

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 793-796

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Georges Nivat, « Olga Maiorova, From the Shadow of Empire », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 09 décembre 2011, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7431> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7431>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

Olga Maiorova, *From the Shadow of Empire*

Georges Nivat

RÉFÉRENCE

Olga MAIOROVA, *From the Shadow of Empire. Defining the Russian Nation through Cultural Mythology 1855-1870*. Madison, WI. : University of Wisconsin Press, 2010, 277 p. [Studies of the Harriman Institute]

- 1 Olga Maiorova a publié en anglais, aux presses de l'université du Wisconsin, un livre dont le titre peut paraître excessivement modeste. En fait, cet ouvrage apporte des lumières neuves sur la naissance du nationalisme russe, depuis la défaite de Crimée et l'avènement d'Alexandre II jusqu'après la limite de 1870, l'accession au trône d'Alexandre III et même au-delà. L'Empire russe n'était pas, ni ne voulait être, une nation. Il regroupait de très nombreux peuples et la simple titulature du tsar l'indiquait (Andrej Belyj s'en moque dans le prologue de son roman *Peterburg* [Saint-Pétersbourg]). 1812 et la victoire sur Napoléon, remportée par un état-major qui délibérait dans la langue de l'ennemi, avait créé une auréole autour du personnage de l'empereur Alexandre I^{er}, mais pas autour du peuple ni de la nation russes. C'est la défaite de 1855 qui appela à définir un nouveau nationalisme russe, indique Olga Maiorova, selon laquelle ce fut moins le pouvoir que la partie de la société s'intitulant « slavophile » qui se chargea de concevoir une version « russe » de l'Empire des tsars. L'auteur a dépouillé les archives ainsi que la presse de l'époque et nous livre un panorama qui modifie et précise de nombreux points.
- 2 Quatre grands moments sont délimités : la controverse autour des interprétations de la légende de l'Appel aux Varègues, la création d'un culte du peuple russe vainqueur de l'envahisseur français en 1812 et le mythe d'un second Borodino remporté sur les Polonais insurgés, le Congrès panslave de 1887 et enfin la querelle sur la position à prendre face au schisme de l'Église bulgare en rébellion contre l'autorité du Patriarche de Constantinople.

- 3 L'Appel aux Varègues est en soi un chapitre passionnant de cette naissance du mythe national russe. Mihail Pogodin en fait un invariant de l'histoire russe : au lieu d'avoir des États créés par suite d'une invasion (tels les rois francs de la Gaule par exemple), les Russes font appel pacifiquement à un prince conciliateur. L'arrivée de Rjurik inaugure d'autres pages « pacifiques » de l'histoire russe, comme l'établissement du prince Oleg à Kiev. Tous les historiens de ce milieu du XIX^e siècle se situent par rapport à la théorie « normanniste » (concernant l'arrivée des Vikings), ou plutôt contre elle. Pour Pogodin, celle-ci prouve « l'humilité » du peuple russe. Sa formule d'« accord amiable » entre le peuple et le prince reçoit la sanction officielle de Nicolas I^{er}. C'est Alexandre II qui décide de lancer les célébrations du Millenium et commande l'édification du monument de Novgorod au sculpteur Mihail Mikešin, choisi par un comité de sélection. Maiorova détaille les motifs du monument, mais aussi l'évolution de la commande et surtout les variantes de l'interprétation de l'Appel aux Varègues. La thèse de Pogodin ne convient pas aux nationalistes, car elle souligne trop la passivité du peuple russe (Nicolas I^{er}, lui, n'y voyait qu'avantage). Pour l'historien Nikolaj Kostomarov, l'Appel aux Varègues est dû à une mosaïque de peuples et préfigure une fédération, celle de Kiev (appelée à renaître, puisque Kostomarov deviendra l'avocat de l'indépendance des Petits- Russiens, c'est-à-dire de l'Ukraine). Pour le journaliste influent qu'est Mihail Katkov, l'appel aux Varègues symbolise surtout l'appel des autres peuples au peuple russe. Mais l'ouvrage qui connaîtra le plus grand succès est celui du directeur du Musée de l'Hermitage, Stepan Gedeonov, *Varjagi i Rus'* [Les Varègues et la Rus']. Pour lui, la thèse normanniste est carrément insupportable (il en sera de même sous Stalin, et le jeune Andrej Amalrik sera envoyé en Sibérie pour son mémoire de licence sur le sujet). D'ailleurs, les Varègues sont tout simplement des Slaves, des Wendes (ou Sorabes), établis entre l'Oder et l'Elbe, et persécutés par les Germains... La thèse de Pogodin sur le peuple russe qui fait tout « par amour », contrairement aux peuples occidentaux qui font tout « par la force », prend chez Gedeonov un aspect plutôt misérabiliste, car enfin les Slaves pré-Varègues étaient le peuple européen le plus civilisé. De fait, l'immense richesse des débats sur l'histoire russe et européenne dans la Russie de cette époque, à la recherche d'une nouvelle définition pour l'État russe, est bien rendue dans le livre d'Olga Maiorova.
- 4 La rébellion polonaise soulève l'indignation générale, à quelques exceptions près, notamment celle d'Aleksandr Gercen, qui écrit son article intitulé « Resurrexit », alors que Katkov et tous les journalistes de l'époque trouvent une odeur de cadavre à cette Pologne morte qui revient comme un vampire. Maiorova montre à quel point l'image du vampire polonais est couramment utilisée. L'affaire de Dunaburg où les paysans russes aident l'armée impériale contre les insurgés est abondamment exploitée, et les révoltés caricaturés sous la forme de gens repus marchant d'un air martial, tandis que, sur le dessin suivant, ils sont faits prisonniers par des moujiks armés de simples bâtons. On connaissait, bien sûr, les poèmes antipolonais de Fëdor Tjutčev et les articles de Katkov, mais ici les deux charges sont mises en parallèle, et l'on voit mieux l'incroyable mythe, qui se construit, d'une Russie victime de la voracité polonaise...
- 5 Un autre point fascinant est la naissance du culte officiel de Cyrille et Méthode. Les « saints apôtres de l'Europe » (reconnus comme tels par Jean-Paul II) n'étaient pas russes et n'avaient pas évangélisé le territoire russe. Leur culte indiquait donc une autre racine de l'Empire russe : la religion orthodoxe. Tout comme le slavon, langue liturgique. « Les catholiques ne comprennent rien à leur liturgie, alors que nous la comprenons » – lance Pogodin ! (à la légère, bien sûr, car seuls les prêtres, et encore, connaissent à fond la

langue des offices). En 1862, Pogodin lance son célèbre appel « K Slavjanam » [Lettre aux Slaves]. La coïncidence entre le Millenium de la Russie et celui de la liturgie slavonne étant providentielle, le métropolite Philarète s'opposa à l'organisation de deux festivités séparées, car cela semblait mettre en péril l'évidence même que l'orthodoxie était le pilier de l'Empire. De plus, une controverse naquit sur la date même où les deux saints avaient créé leur alphabet. Le Congrès panslave qui eut lieu en 1867 était censé élaborer une voie vers l'unification étatique et linguistique, tout en présentant dans une exposition toute la variété ethnologique des peuples slaves. Évidemment, les Polonais étaient difficiles à inclure et d'ailleurs ils déclinèrent l'invitation. On eût bien aimé que les délégués viennent siéger en costume national, mais ils vinrent tous habillés à l'européenne, hormis les Croates...

- 6 Asseoir l'Empire russe sur l'orthodoxie (c'est-à-dire donner aux Slaves une origine commune spirituelle) était fort délicat, et pas seulement en raison des Polonais qui n'entraient pas dans le moule tout en faisant partie de l'Empire. Maiorova décrit en détail l'épisode de la rupture entre Grecs et Bulgares, c'est-à-dire de l'émancipation religieuse des Bulgares (avec l'autorisation de la Porte), qui mit non seulement le gouvernement, mais toute l'intelligentsia nationaliste, en difficulté. Les uns prenant parti pour le nouvel exarque bulgare (Katkov, Aleksej Homjakov) les autres pour la hiérarchie orthodoxe (Dostoevskij, et plus encore Aleksej Leont'ev). Selon l'expression de Leont'ev, la Russie, à cause des Bulgares, était placée face au Rubicon : si elle protégeait les Bulgares, elle prenait parti pour des Églises nationales et donc se mettait elle-même en danger. Il fallait faire un distinguo assez périlleux entre aider les Bulgares contre les Turcs et refuser de les soutenir dans leur schisme contre le patriarche de Constantinople. Leont'ev fut le seul à en tirer toutes les conclusions : la Russie avait besoin du principe de subordination à un dogme supérieur : pour l'Église, contre les subversions nationales. Et si ce n'était l'Église, que ce soit le socialisme (étrange prémonition).
- 7 La conclusion de Maiorova fait appel à la « bible » du slavophilisme, le livre de Nikolaj Danilevskij sur « La Russie et l'Europe » (*Rossija i Evropa*), paru en 1869, mais publié dès avant en bonnes feuilles. Comme on le sait, celui-ci est fondé sur l'idée de l'hétérogénéité des cultures. Et il tente la synthèse entre empire et nation, synthèse qui reste encore d'actualité dans la Russie d'aujourd'hui où les nations secondaires sont encore très nombreuses, bien que l'Empire en tant que tel ait disparu.
- 8 L'ouvrage très instructif d'Olga Maiorova non seulement éclaire sur les débats cruciaux des années des Grandes Réformes concernant la nature de l'État russe, mais aide aussi, indirectement, à réfléchir sur les problèmes d'aujourd'hui. Encore faut-il reconnaître que les publicistes à l'époque de Dostoevskij avaient souvent plus de science et d'habileté que ceux d'aujourd'hui.